

L'INTERFÉRENCE LINGUISTIQUE DANS LE PARLER DES SÉNÉGALAIS : APPROCHE SOCIODÉMOGRAPHIQUE

Sira SENE

senesira@gmail.com

Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal

Abstract: Senegal, a multilingual West African nation, recognizes French as its official language alongside over twenty national languages, including Wolof, Pulaar, and Serer. This diversity fosters language interference, with Wolof exerting notable phonetic, lexical, and syntactic influence on both local languages and French. This study investigates language contact phenomena – such as code-switching, borrowing, and mixing – in Senegalese speech, analyzing interactions among Wolof, French, and other languages. The contact between Wolof, French, national languages and Arabic mainly manifests itself in lexical borrowing and code-switching, influenced by sociolinguistic factors such as age, level of education and gender.

Employing document analysis and recorded dialogues across diverse demographics (students, workers, varying age groups), the research reveals that interference patterns correlate with education, age, and gender. Educated individuals and youth demonstrate more code-switching due to greater French exposure, whereas older speakers use fewer borrowings. Thus, young people and those with higher levels of education tend to mix codes more, whether for convenience, out of habit or due to uneven language proficiency. Gender differences also emerge, with women often adopting French for social prestige and men favoring hybrid slang. While linguistic interference enriches communication through loanwords and hybridity, it risks marginalizing minority languages and impoverishing the lexicon of national languages. Linguistic interference in Senegal illustrates speakers' dynamic adaptation to a multilingual environment, highlighting both linguistic creativity and the challenges associated with preserving local languages. The study underscores the need for balanced language policies that promotes both French and local languages could optimise this diversity while preserving their vitality, recommending further sociocultural exploration.

Keywords: Linguistic interference, the speak, linguistic borrowing, code switching or mixing.

Introduction

Le Sénégal, État d'Afrique de l'Ouest, se caractérise par une diversité linguistique remarquable, comprenant plus d'une vingtaine de langues nationales, telles que le wolof, le pulaar, le sérère, le diola et le mandingue – auxquelles s'ajoute le français, langue officielle. Cette coexistence linguistique engendre d'importantes interférences, où les traits phonétiques, lexicaux, syntaxiques et sémantiques d'une langue influencent l'une autre. Le wolof, langue majoritaire et véhiculaire (parlée par plus de 80 % de la population), exerce une influence prédominante sur les autres langues locales, ainsi que sur le français, pourtant réservé aux domaines institutionnels (administration, éducation, médias). Cette dynamique plurilingue accentue les phénomènes d'interférence, qui concernent les interactions entre le wolof et le français ou entre les langues nationales elles-mêmes.

Pour analyser cette situation, trois axes d'étude seront privilégiés : les manifestations du contact linguistique dans les pratiques langagières sénégalaises ; les facteurs aggravant les interférences, qu'ils soient sociolinguistiques, historiques ou éducatifs ; les impacts de ces interférences sur l'usage des langues nationales, en particulier le wolof. Cette recherche vise à éclairer les mécanismes et les effets des interactions linguistiques dans un contexte marqué par le plurilinguisme, contribuant ainsi à une meilleure compréhension des dynamiques langagières au Sénégal.

1. Approche conceptuelle

L'interférence linguistique désigne un phénomène où des éléments d'une langue (prononciation, grammaire, vocabulaire, etc.) influencent l'utilisation d'une autre langue, souvent chez les personnes bilingues ou en apprentissage d'une langue étrangère.

Le parler peut être défini comme une pratique langagière consistant en la production de sons articulés (phonèmes), structurés conformément aux règles d'un système linguistique donné. Il renvoie ainsi à l'usage effectif d'une langue, par opposition à sa dimension abstraite (selon la distinction saussurienne entre parole, manifestation concrète, et langue, système normatif).

L'emprunt linguistique (ou *emprunt lexical*) est un mot ou une expression qu'une langue (la *langue cible*) prend à une autre langue (la *langue source*) et qu'elle intègre à son propre vocabulaire, souvent avec une adaptation phonétique, orthographique ou sémantique.

L'alternance ou **mélange de code** (en linguistique et sociolinguistique) désigne le fait de passer d'une langue à une autre, ou d'un registre de langue à un autre, au cours d'une même conversation. Ce phénomène est courant dans les communautés multilingues et reflète une grande maîtrise des langues en contact.

2. Approche Méthodologique

Dans un premier temps, une recherche documentaire a été menée afin d'explorer à la fois les travaux scientifiques relatifs à notre thème de recherche et les ouvrages méthodologiques fondamentaux. Comme le souligne Mucchielli (2016), cette étape préliminaire permet de « situer la problématique dans son contexte théorique et d'identifier les approches méthodologiques pertinentes » (2016 : 45). Cette recherche documentaire nous a facilité la révision des travaux de spécialité pour une meilleure appréhension du sujet et une clarification des concepts clés, notamment celui d'interférence linguistique.

Une collecte de données a été menée sur un corpus d'échantillons langagiers authentiques, produits par des locuteurs issus de différentes catégories sociolinguistiques.

Les participants incluait des étudiants et des employés de l'Université Gaston Berger de Saint-Louis, ainsi qu'une famille mixte pulaar-wolof résidant à Dakar, reflétant ainsi une diversité géographique et sociale. Ce choix méthodologique s'inscrit dans une approche variationniste (Calvet, 1999), permettant d'appréhender les dynamiques d'hybridation linguistique en contexte plurilingue.

La collecte s'est appuyée sur l'observation participante, méthode particulièrement adaptée en sociolinguistique pour saisir les interactions naturelles (Blanchet, 2012). Les échanges ont été enregistrés à l'aide d'un smartphone, outil offrant une captation sonore fidèle. Les données recueillies ont ensuite fait l'objet d'une transcription orthographique, suivant les conventions interactionnelles (Détrie et al. 2001) : une césure simple (/) indique une pause courte, tandis qu'une double césure (//) marque une pause longue.

3. Analyse, interprétation et résultats des données du corpus

Dans cette section, nous procéderons à l'analyse et à l'interprétation du corpus enregistré, en tenant compte des différents contextes de communication, afin d'étudier le phénomène d'interférence linguistique dans le parler des Sénégalais. Ainsi, plusieurs variables concourent à amplifier ou à modérer le degré d'interférence codique chez les Sénégalais. Cette observation nous amène à sélectionner trois catégories particulièrement influentes dans la pratique des discours transcodiques. Tout d'abord, le niveau d'étude apparaît comme un facteur déterminant, offrant une explication pertinente de cette pratique. Ensuite, la tranche d'âge influence également de manière significative le phénomène d'interférence codique, et enfin, la variable genre qui montre un impact différencié selon les profils sociolinguistiques. Ainsi, une analyse approfondie de notre corpus nous permettra par la suite de présenter les principaux résultats obtenus.

L'interférence codique selon le niveau d'étude

Le niveau d'étude influence significativement la pratique du transcodage. Les individus dotés d'un niveau avancé y recourent davantage, notamment en raison de leur exposition accrue au français ou à l'arabe (pour les apprenants arabophones) dans des contextes académiques ou professionnels, contrairement aux milieux domestiques où leur usage est limité. À l'inverse, les personnes moins instruites pratiquent moins le transcodage, faute d'une exposition régulière à d'autres langues.

Pour illustrer ce phénomène, nous analysons un échange entre deux étudiantes de l'Université Gaston Berger, partageant le même niveau et la même promotion, évoquant des examens inopinés affichés à l'UFR. Leur dialogue, comme celui de nombreux étudiants, présente des marques de transcodage. Dans cette étude, nous mettrons en évidence les lexèmes étrangers au wolof (langue de base des enquêtés) afin de les distinguer des emprunts linguistiques.

Extrait 1 : Sofi et sa camarade de classe

Adam : Waa Sofi gis nga *emploi du temps* bi ñu dugël si *groupe whatsapp* bi.

Sofi: *Non non*, depuis demb laa gëj a *connecter* wu.

Adam : *Examen toute la semaine en plus samedi soir* TP am na.

Sofi: Waa lii *c'est anormal*, xanaa leegi *l'administration* veut nous *pénaliser*.

Adam : Doyna waar daal *en tout cas*.

Sofi: Lii moo tax rek *rattrapage* dagay fok ni *examen première session* la

Adam : Dëwén incha allah su yalla gënuta def sutura *la moitié de la classe* vont reprendre.

Dans l'échange précédent, on observe que Sofi et Adam affirment s'exprimer en wolof, alors qu'une partie significative de leur conversation est en français. De plus, à la fin de leur dialogue, Sofi emploie ponctuellement l'arabe (« incha allah »). Cette alternance linguistique suggère que les locuteurs possèdent un niveau avancé de compétence bilingue, comme en témoigne leur recours fréquent au code-switching : ils initient souvent leurs énoncés en wolof avant de basculer vers le français standard, une compétence généralement associée à un niveau d'éducation élevé.

À titre d'exemple, on peut citer la fin de l'énoncé de Sofi : « xana léegi l'administration veut nous pénaliser », ou encore celui d'Adam : « la moitié de la classe vont reprendre ». Par ailleurs, on relève également des phénomènes de code-mixing, où des termes français sont intégrés dans une structure wolof, comme dans « emploi du temps bi », « whatsapp bi » ou « session la », marqués par des déterminants wolofs. Enfin, l'usage de l'arabe (« incha allah ») reflète l'influence de l'islam, religion majoritaire dans la région, qui a introduit des expressions arabes dans le discours quotidien.

Toutefois, pour comparer ces pratiques linguistiques avec celles de locuteurs moins éduqués, nous avons sélectionné une autre conversation, tenue entre deux agentes d'entretien travaillant au bâtiment CRAC. Leur échange, enregistré dans un cadre informel, permet d'analyser leur degré de transcodage, étant donné leur niveau scolaire limité (l'une a arrêté ses études en CM2, tandis que l'autre a eu un parcours scolaire très bref). Cette comparaison permettra d'évaluer l'impact du niveau d'éducation sur les stratégies d'alternance codique.

Extrait 2 : Deux femmes de ménages qui travaillent à l'UGB

A guéye : *Ça va* Fatou naka souba si.

F ndiaye : *Ça va bien alhamndoulila.*

A g : Demb gisuñu la.

F nd : Demb de dama amoon *programme* moo tax gisoo leen ma.

A g : Man kay xalaatoon nako.

F nd : Mba sama *partie* bi may défar indilu leen *problème* rék.

A g : Déedéed sonalu ñu sax.

F nd : *Pourtant* maa ngui doon xalaat mu sonal leen nak.

A g : Sonaluñu daal.

F nd : Kon baxna, am ngeen *jaraama*.

Dans ce cas, on observe que les deux techniciennes de surface, bien que n'ayant pas un niveau d'études avancé, pratiquent également le transcodisme. Cependant, leur usage diffère de celui des étudiantes analysées précédemment. En effet, leur transcodisme se limite principalement à des emprunts lexicaux, majoritairement issus du français, mais incluant également l'arabe et le pulaar, comme en témoigne la dernière énonciation. Parmi les emprunts français relevés figurent les termes « programme » et « problème », fréquemment employés en remplacement de leurs équivalents wolof (« ndaje »), rarement utilisés par les locuteurs. On note également l'expression « Ça va », couramment utilisée dans les salutations au Sénégal, ainsi que le mot grammatical « pourtant ». Par ailleurs, un cas de code-mixing est observable dans l'expression « partie bi », qui combine un lexème français et un déterminant wolof. En outre, un emprunt à l'arabe, « alhamndoulilah », largement intégré dans le discours de la communauté musulmane sénégalaise, apparaît dans

leur échange. Enfin, l'utilisation du pulaar « jaaraama » (équivalent de « merci » en français) complète ce paysage linguistique. Cette conversation illustre ainsi la coexistence de quatre langues que sont le wolof, le français, l'arabe et le pulaar, reflétant l'impact significatif du contact linguistique dans cette interaction.

L'interférence codique selon différentes tranches d'âge

L'étude de l'interférence linguistique selon les tranches d'âge s'avère nécessaire, celle-ci influençant significativement les pratiques de transcodage. En effet, la généralisation de la scolarisation ces dernières décennies a rendu rare la présence d'enfants de 6-7 ans non scolarisés, contrairement aux époques antérieures où l'éducation n'était pas systématique. Cette évolution expose les jeunes générations à un contact accru avec les langues étrangères, souvent mélangées à la langue maternelle, que ce soit pour pallier des lacunes lexicales ou pour enrichir leur expression. Pour analyser cette dynamique, une segmentation par âge a été adoptée et structurée comme suit : jeunes : 0-19 ans, adultes : 20-59 ans, personnes âgées : 60 ans et plus. Cette stratification permet d'évaluer les variations intergénérationnelles des phénomènes d'interférence.

La conversation suivante se tient entre Hawa Diallo et son petit-fils qui s'appelle Mouhamed. La grand-mère a 62 ans et le petit fils a 3 ans et demi et ces derniers cohabitent dans le même quartier parce que l'enfant habite au domicile conjugal de sa maman qui se trouve dans le même quartier. Etant donné que Mohamed passe toute la journée à la maison de ses grands-parents après sa descente au jardin (Daara où il étudie le Coran), en attendant que ses parents reviennent du travail, sa grand-mère parle avec lui la langue pulaar en même temps que ses parents parlent avec lui la langue wolof.

Extrait 3 : Le petit Mouhamed et sa grand-mère haal-pulaar

G m: Mohamed to huccudaa *heure* o.

P m: Mbeda.

G m: Ala artu haa jango, hiiri.

P m: *Maa bañ artuma*.

G m: An! hami jagge.

P m: *Mo a wat taa kam def dara*.

L'observation participante révèle que la grand-mère, appartenant à la classe d'âge des personnes âgées, maîtrise correctement le pulaar et n'a recours que très rarement au transcodage. En effet, elle n'utilise qu'un seul emprunt au français, le mot « *heure* », fréquemment répandu dans les langues nationales sénégalaises. En revanche, l'enfant produit des énoncés transcodiques, alternant librement entre deux langues nationales pour répondre à sa grand-mère, qui s'adresse à lui en pulaar. Il emploie ainsi des *codes-switchings*, commençant ses phrases en wolof pour les terminer en pulaar, ou inversement, comme en témoigne l'énoncé « *maa bañ artuma* ». Par ailleurs, il réalise également un *code-mixing* en associant un verbe pulaar : « *artude* » à une négation wolof : « *uma* ».

En définitive, on observe une différence marquée dans les pratiques linguistiques entre la grand-mère et l'enfant. La grand-mère, en raison de son âge plus avancé, n'a recours au transcodage (notamment avec le français) que de manière ponctuelle. En revanche, l'enfant, moins exposé au français, tend à se limiter à des mélanges entre les deux

langues nationales avec lesquelles il est en contact régulier. Cette distinction souligne l'influence de facteurs générationnels et contextuels dans les comportements langagiers.

Extrait 4 : une jeune fille de seize ans et son oncle de 51 ans

La fille : *Mais* tonton *temps* yi rare nga de *ça fait trois jours* gisumala.

L'oncle : Dama demoon *voyage depuis quatre jours* nékuma fi woon.

La fille : Nonu lafay demee kay, *mais j'espère que sa voyage s'est bien passé.*

L'oncle : Ah *voyage bi* de coono rek laa fa jëlee.

La fille : *Mais comme que* ñibi si nga si jamm rek, *c'est l'essentiel.*

L'oncle : Wa loolu dee si am solo.

Cette conversation met en scène deux classes d'âge distinctes, à savoir les adultes et les jeunes, représentées ici par un oncle et sa nièce. Ces derniers, qui ne se sont pas vus depuis trois jours, échangent au sujet de cette absence. Bien qu'ils n'appartiennent pas à la même génération, tous les deux utilisent le transcodage de manière similaire. En effet, l'oncle emploie des énoncés comportant à la fois du code-switching, comme l'expression « voyage depuis quatre jours », et du code-mixing, illustré par la formule « voyage bi », qui combine un terme français avec un déterminant wolof. De même, sa nièce produit plusieurs exemples de code-switching, tels que « ça fait trois jours », « mais j'espère que sa (possessif wolof) voyage s'est bien passé », « mais comme que » et « c'est l'essentiel », ainsi qu'un cas de code-mixing avec l'expression « temps yi », associant un mot français à un déterminant wolof.

En conclusion, il est possible d'affirmer que les adultes, voire les personnes âgées, peuvent recourir fréquemment au transcodage, tout comme les jeunes. Cette tendance s'explique notamment par des lacunes lexicales dans leur langue maternelle, mais aussi par un niveau d'études élevé, un facteur qu'ils partagent avec les jeunes générations.

L'interférence codique selon la variable genre.

Nous avons intégré la variable de genre dans notre analyse en raison de l'influence notable du sexolecte sur les pratiques langagières, notamment en ce qui concerne le transcodage. En effet, les différences entre le parler masculin et le parler féminin affectent significativement les modes d'expression, un phénomène qui apparaît plus marqué chez les jeunes générations. C'est pourquoi notre étude s'appuie sur deux conversations distinctes : l'une échangée entre deux jeunes femmes et l'autre entre deux jeunes hommes, afin d'examiner ces variations linguistiques de manière comparative.

Extrait 5 : Discussion entre deux hommes

I diéye : Jaajëf waay.

M sène : Jaajëf *brow mais* demb jaar naa *gaale* ñu ne ma dagaa *bougé.*

I diéye : *Exatement* demb chambre Momo lañu nekoon di naan *wonjo.*

M sène : *Mais boy temps* yii am nga *temps* nak.

I diéye : Wa gis nga de *temps yi* sama *business* mo taxaw baay.

M sène : Lu xew ani *sa patron.*

I diéye : Baay *temps* yii ligéeyuma *nada*, ndax *patron* bi daa am *blème* moo tax *contenaire* (conteneur) wàccatul.

M sène : An loolooy *jab* bi kon *mais* léegi nag nooy def.

I diéye : Ah damay move benn yoon sax *comme que* léegi *cours yi recommencer* *inchalla.*

M sène : Waa idée la de ndax nga arrêter job bi nopalu waale tuti.

Dans ce cas, il s'agit d'une conversation entre deux amis résidant dans le même immeuble, mais occupant des appartements distincts. Tous les deux sont étudiants, mais l'un d'eux, actuellement en période de vacances, en profite pour exercer une activité rémunérée afin de compléter ses revenus.

Cette conversation présente des caractéristiques particulières par rapport aux autres échanges que nous avons analysés. En effet, elle se distingue non seulement par la diversité linguistique, puisqu'elle mobilise un nombre plus élevé de langues, mais aussi par des spécificités dans le mode d'expression des locuteurs. Ceux-ci emploient une salutation propre à leur groupe, ainsi que des abréviations et des termes difficiles à rattacher à une langue précise. Au total, cinq langues différentes sont utilisées, y compris le wolof, qu'ils affirment pratiquer.

Les emprunts linguistiques occupent une place centrale dans leur discours. Par exemple, ils intègrent des mots issus de l'arabe, comme « inchalla », ou de l'espagnol, comme « nada » (qui ne signifie « rien »). On observe également des emprunts au pulaar, à l'image de « wonjo » (désignant l'« oseille de Guinée »), bien que les locuteurs lui attribuent un sens différent en wolof (« ataaya bissab », soit « tisane d'oseille de Guinée »). Par ailleurs, trois termes anglais fréquemment repris par la jeune génération apparaissent : « brother » (abrégé en « bro » et traduit par « frère »), « business » (prononcé /bisnes/ et signifiant « affaire » ou « travail »), ainsi que « job » (également synonyme de « travail »). Les emprunts au français sont aussi nombreux, avec des mots comme « patron » ou « recommencer », ainsi qu'une adaptation locale (« contanaire » pour « conteneur »).

Un autre phénomène marquant est le code-mixing, qui combine des éléments de différentes langues au sein d'une même expression. Ainsi, « patron bi » associe un nom français et un déterminant wolof, tout comme « temps yii » (un mot français suivi d'un démonstratif wolof) ou « job bi » (un nom anglais accompagné d'une particule wolof). Enfin, certains termes, comme « jab », résistent à toute catégorisation claire.

En résumé, cette conversation illustre une volonté des locuteurs de construire un langage hybridé, caractérisé par des emprunts multiples à diverses langues étrangères. Cette pratique témoigne d'une dynamique linguistique inventive, où la frontière entre les langues devient poreuse au profit d'une expression personnalisée.

Cependant nous avons une autre conversation qui se tient entre deux étudiantes qui vivent dans le campus social. Nous l'avons prise lorsque ces filles parlaient en toute liberté pour voir la manière dont elles pratiquent le transcodisme.

Extrait 6 : discussion entre deux filles

Aïda : Ma chérie lo name demb gis naa la.

Kiya : *Ab bon* foo ma gis.

Aïda : Demb gis naa la nga *sapée comme jamais*.

Kiya : Ma belle bàyyil tooñ, démb Ousmane moo ma *invité* woon resto.

Aïda : *Sérieux ! depuis quand* ngeen *réconcilier* bay ànd resto tamit.

Kiya : *Avant-bier* lama wo naan *genre* naa ko *excusé*, waa lii neexul.

Aïda : An ok di la wax *truc du genre* rek nga baal ko, yama gëna bax man.

Kiya : Aïda *toi aussi* baayil nonu rék yama gëna xam.

Aïda : Mane kay *je m'en moque* defal liga sentir rek. *Mais au cas où* mu defaat leneen fexeel rek ba buma si wax dara.

Kiya : Nanal ma rek ñu jubboo *une bonne fois pour toute*.

Nous observons dans cette conversation que les filles ont un parler qui est particulier parce que leur transcodisme relève davantage de la vanité ou de la fierté et sert à se vanter. Dans ce cas, elles empruntent plusieurs mots au français qu'elles essaient de prononcer comme des natifs pour magnifier leurs parlers, mais aussi pour montrer qu'elles sont civilisées. En guise d'illustration, on peut prendre le cas de la substitution des noms propres par des noms communs comme « ma belle » et « ma chérie » dans le but de rendre agréables leur parler et de choyer leur interlocuteur. Ensuite, elles font recours aux codes switching comme tous les gens qui ont un niveau d'étude assez élevé et aussi des codes-mixing comme tout locuteur sénégalais.

En un mot, on peut constater qu'il y'a une démarcation assez nette dans la façon de parler des filles et des garçons parce qu'ils ne partagent pas les mêmes raisons de cette pratique transcodique.

4. Les résultats

Les différentes manifestations du contact des langues

En se basant sur l'analyse de nos six extraits de communication, nous pouvons dire que le contact de langues se manifeste de diverses manières dans l'usage des langues nationales sénégalaises par :

- **Les emprunts linguistiques :** Il est observable que les emprunts linguistiques occupent une place prépondérante dans l'usage des langues nationales sénégalaises, notamment en wolof, qui sert de lingua franca au Sénégal et qu'une grande partie de ses locuteurs ne le maîtrise pas de manière exhaustive. Ainsi, le recours aux emprunts est un phénomène largement répandu, transcendant les variables sociodémographiques telles que l'âge, le niveau d'éducation ou le genre. Cette tendance s'explique par le contact historique prolongé entre les langues nationales et d'autres idiomes, tels que l'arabe ; introduit avec la diffusion de l'islam et le français ; adopté comme langue officielle et omniprésent dans les domaines institutionnels, éducatifs et médiatiques. Cette exposition constante aux langues étrangères favorise une intégration systématique d'emprunts, qu'ils soient adaptés phonétiquement et morphologiquement ou conservés sous leur forme originelle. Il en résulte que même les locuteurs illettrés recourent fréquemment à des lexèmes empruntés à l'arabe et au français dans leurs interactions quotidiennes, reflétant ainsi l'hétérogénéité linguistique caractéristique du paysage langagier sénégalais.

- **L'alternance codique :** À travers notre analyse et notre observation participante, nous constatons que l'alternance codique qui consiste en un phénomène impliquant l'utilisation de manière équilibrée ou déséquilibrée des séquences discursives en wolof et en français ; ce fait est observable chez les écoliers et les étudiants ayant atteint un certain niveau de maîtrise du français. Cette compétence bilingue se manifeste par des productions langagières où un locuteur peut, par exemple, commencer une phrase en français avant de basculer vers le wolof en cours d'énonciation. De même, nous relevons des alternances intra-phrastiques, où des syntagmes nominaux français s'articulent avec des syntagmes verbaux wolofs, ou inversement.

Les variables qui s'adonnent plus à l'interférence linguistique

L'examen systématique du corpus, complété par les données issues de l'observation participante, met en évidence un lien significatif entre l'interférence codique

et deux variables clés : l'âge (particulièrement marqué chez les jeunes individus) et le niveau de formation académique.

- **La variable âge** : la prédominance de l'interférence linguistique chez les jeunes s'explique principalement par deux facteurs. Premièrement, on observe une maîtrise limitée du wolof et plus généralement de leurs langues d'appartenance qui se traduit par des lacunes lexicales dans leurs langues de communication (qu'il s'agisse du wolof ou d'autres langues nationales sénégalaises). Deuxièmement, cette tendance est renforcée par leur exposition accrue aux nouvelles technologies de communication, où le français et d'autres langues étrangères (comme l'anglais) dominent les usages linguistiques quotidiens.

- **La variable niveau d'étude** : la fréquence élevée d'interférences s'explique par l'exposition prolongée au français (ou à d'autres langues étrangères) dans divers contextes institutionnels : salles de classe, administration scolaire, consultation d'ouvrages en bibliothèque, etc. Ce contact linguistique intensif avec le français favorise un transfert lexical et syntaxique vers les langues maternelles, renforçant ainsi les phénomènes d'interférence.

Les implications de l'interférence linguistique dans l'usage des langues nationales

Les conséquences d'une telle pratique, à savoir l'interférence codique, se révèlent à travers une analyse et une interprétation rigoureuse des données. Parmi ces effets, on peut identifier :

- **L'appauvrissement des langues nationales sénégalaises** : la principale manifestation de l'interférence linguistique dans les langues nationales du Sénégal réside dans la diminution de leur maîtrise chez les jeunes générations. Ce déclin entraîne un appauvrissement lexical marqué par la disparition progressive de nombreux mots grammaticaux autochtones, désormais remplacés par des équivalents empruntés au français.

- **L'enrichissement linguistique** : À l'inverse, les phénomènes d'emprunt et de mélange des codes contribuent à l'expansion du lexique des langues nationales, enrichissant ainsi leurs ressources linguistiques.

- **La dilution des langues minoritaires** : Sous l'effet combiné du wolof, langue dominante, et du français, langue officielle, les langues à faible vitalité linguistique voient leur pérennité menacée, les exposant à un risque accru de disparition.

- **L'émergence de nouvelles variétés linguistiques** : Cette dynamique donne naissance à des formes hybrides, telles que le français sénégalais, une variante du français standard influencée par le wolof et d'autres langues locales.

Conclusion

En définitive, l'interférence linguistique au Sénégal illustre l'adaptation dynamique des locuteurs à un environnement multilingue, mettant en lumière à la fois la créativité langagière et les défis liés à la préservation des langues locales. Notre analyse révèle que les contacts entre le wolof, le français, les langues nationales et l'arabe se manifestent principalement par des emprunts lexicaux et une alternance codique, influencés par des facteurs sociolinguistiques tels que l'âge, le niveau d'éducation et le genre. Les jeunes et les personnes scolarisées tendent davantage à mélanger les codes, que ce soit par commodité, automatisme ou une maîtrise inégale des langues. Si ces phénomènes enrichissent les échanges grâce à des néologismes et des hybridations, ils risquent également d'affaiblir les langues minoritaires et d'appauvrir le lexique des langues nationales. Une politique

linguistique équilibrée, valorisant à la fois le français et les langues locales, pourrait optimiser cette diversité tout en préservant leur vitalité. Cette étude appelle ainsi à des recherches approfondies sur l'évolution des pratiques linguistiques et leurs implications socioculturelles au Sénégal.

BIBLIOGRAPHIE

- BLANCHET, A., (2012), *Enquêter en sociolinguistique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CALVET, Louis-Jean, (1999), *La sociolinguistique* Paris, PUF.
- CALVET, Louis-Jean, (2002), *Le marché aux langues : Les effets linguistiques de la mondialisation*, Plon.
- CISSE, Mamadou, (2005), *Langues, État et société au Sénégal*, Sudlangues.
- DETRIE, C., SIBLOT, P., & VERINE, B., (2001), *Terminologie et analyse de discours*, CNRS Éditions.
- DIOUF, Jean-Léopold, (2003), *Dictionnaire wolof-français et français-wolof*, Karthala.
- DUBOIS, Jean et al, (1972), *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Seuil.
- DUMONT, Pierre, (1983), *Le français et les langues africaines au Sénégal*, Karthala.
- IBRAHIMA, Sarr, « Le cinéma sénégalais : un cadre d'expression d'un parler jeune de la ville ; Etude de la communication transcodique dans Tundu Wundu, un feuilleton de Abdoul Wone ».
- MACKENZIE, J. Lachlan, (2016), *Language Contact and Multilingualism in West Africa*, Cambridge University Press.
- MUCCHIELLI, Alex, (2016), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Armand Colin.
- NDAO, Papa Alioune, (2010), *Le wolof au Sénégal : Langue nationale et langue officielle*, L'Harmattan.
- THIAM, Ndèye Sokhna, (1998), *Les interférences linguistiques entre le wolof et le français au Sénégal*, Université Cheikh Anta Diop de Dakar.